

Le sentiment de la terre

Yves Sioui Durand

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

Liberté aux Indiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, Y. S. (1991). Le sentiment de la terre. *Liberté*, 33(4-5), 29–41.

YVES SIOUI DURAND

LE SENTIMENT DE LA TERRE

Kwé-Kwé! skeneko wa!

Autrefois, ceux que l'on nomme les Amérindiens habitaient pleinement cette terre, ce pays.

Autrefois, du lever au coucher du soleil, sur les bords du grand fleuve, chacun de leurs gestes, de leurs chants, de leurs danses, chacun de leurs outils de pierre et d'os, chacun de leurs canots tenaient dans leur langue à eux, dans leur vision du monde; c'était leur manière de vivre, leur culture.

Cette liberté fut cruellement effacée par l'histoire.

Ce fut l'effacement de peuples entiers, l'effacement de la culture et de l'art, l'effacement de la pensée religieuse, puis l'abolition forcée de la langue et l'isolement définitif dans les réserves créées par le gouvernement canadien.

La découverte-conquête de l'Amérique fut un événement unique dans l'histoire de l'humanité; la conscience de cette Terre, définitivement ronde et une, marque le début de ce que nous appelons le monde moderne.

Cette découverte est aussi à l'origine du déracinement brutal et tragique des peuples amérindiens et, conséquemment, à l'origine de leur pauvreté actuelle qui rappelle celle du Tiers-Monde.

Yves Sioui Durand est un Huron Wendat de Wendake au village des Hurons, près de Québec. Dramaturge, acteur et metteur en scène, il est un pionnier du théâtre amérindien au Québec.

Malgré la dépossession qui s'ensuivit, malgré une culture déracinée, malgré les terribles années d'humiliation, malgré le déchirement des familles et les peurs qu'engendre l'alcool, malgré les enfants enfermés, abusés dans l'obscur silence des écoles et des couvents, malgré les indécences politiques de toutes sortes, les Amérindiens ont agi en Indiens, comme eux seuls peuvent le faire: ils ont su survivre.

Ils ont survécu, toujours souriants, au ridicule des pow-wow pour touristes, des cabanes de bébelles amérindiennes «Made in Canada», des show indiens, des Tsingha-ghook et des Bill Wabau; ils ont maintenu intact leur sentiment pour la Terre.

Voilà ce qui a façonné notre personnalité, notre entêtement à survivre; et voici que, hors des sépultures des musées, nous sommes à nouveau une richesse humaine vivante.

Que signifient notre survivance, notre résistance à l'assimilation, notre entêtement pour la survie de l'humanité?

Les Amérindiens sont aujourd'hui la voix ultime de la Terre; ils témoignent, dans leur chair, de la blessure écologique permanente de cette Terre.

L'envahissement et l'effacement du territoire physique, politique, culturel et religieux par les «Conquistadores» aurait dû sceller définitivement la disparition de nos peuples.

Le renversement de nos valeurs religieuses et sacrées, dénoncées par les missionnaires comme étant des superstitions barbares et des sorcelleries, a été l'un des moments les plus tragiques de notre histoire, renvoyant ainsi des groupes entiers à la torture, au désespoir et à la folie.

La perception du caractère sacré et entier de la création est l'un des fondements de l'identité amérindienne.

L'interruption brutale de cette perception, dans le passé comme encore aujourd'hui dans le présent, rompt les valeurs essentielles qui unissent l'individu à lui-même et à son groupe.

Je suis un Indien. Je m'indigne à nouveau du viol de mon peuple par les détenteurs de l'histoire.

Combien de générations anonymes furent-elles ainsi sacrifiées inutilement au nom du développement et du progrès?

Nous devons laisser la place; nous devons tout laisser, tout ce que nous étions, tout ce que nous aimions être.

Six millions de bisons furent d'abord exterminés (pardon! sacrifiés) pour que des politiques de développement et d'avancement puissent s'inscrire dans la réalité historique.

Fonder et faire le Canada, fonder et faire les États-Unis d'Amérique, c'était d'abord faire passer le train de l'est à l'ouest — le train, symbole triomphant du progrès et de la marche inexorable de la société vers l'avenir.

Rien ne peut ni ne doit s'opposer aux vues dominatrices de la civilisation.

Du nord au sud, les migrations continues des bisons en quête de pâturages et des tribus nomades des plaines devaient irrémédiablement cesser; cette interruption fut grassement monnayée par les banquiers qui ont financé la construction de chemins de fer et qui étaient de collusion avec le pouvoir politique.

Ce massacre délibéré de la faune (le plus vaste à survenir au cours de l'histoire de l'humanité et qui rejoint en horreur seulement celui des éléphants et des grandes baleines) et cette tentative de génocide et d'ethnocide patentés présidèrent à la création du Canada.

Un Canada désormais uni «d'une mer à l'autre» par le grand serpent d'acier, jouet précieux de la modernité, machine infernale, sans âme, dévorant toute nature sur son passage.

Le progrès progresse. Rien ne peut l'arrêter. Tout est encore permis dans cette Amérique naissante, qui émerge des brumes de l'Eldorado.

Je ne parlerai pas du Mexique, de la Conquête, des

épidémies; ni de ceux qui, marqués au fer rouge, furent défigurés à jamais.

Je ne parlerai pas non plus de ceux qui, au Pérou, furent enfermés vivants dans les mines d'argent. Ni de ceux qui furent écartelés, violés par l'Inquisition. Ni de ceux à qui l'on arracha la langue, ni des enfants qui furent obligés de regarder mourir leurs parents.

Canada 1885: pendaison de Louis Riel, répression du soulèvement métis et indien de l'Ouest.

États-Unis 1890: massacre des Sioux à Wounded Knee, trois cent Indiens, femmes et enfants meurent déchiquetés sous les balles américaines.

Cela s'appelle la pacification de l'Ouest.

Il nous faut prendre conscience de l'Histoire et reconnaître que cela ne s'est produit qu'ici, en Amérique.

L'effacement délibéré des peuples amérindiens qui étaient liés par amour à cette Terre, notre destin tragique, laissent présager la déconvenue extrême qui attend ce monde dénaturé.

Qui sont les Amérindiens?

Nous n'échappons pas au monde moderne. Notre survie, en tant que nations ou groupes, l'adoption de comportements modernes, exigent de nous un effort hors du commun.

Nous ressentons aujourd'hui même la nécessité d'un ajustement culturel et social à la société canadienne afin de préserver notre identité.

Nous sommes de nouveau confrontés à deux mondes, à deux manières d'être et de vivre. Pour pouvoir survivre, nous devons relever le défi d'un dépassement, d'une définition de nous-mêmes.

Nous sommes des êtres humains, des Innu, des OnkwéOngwé, en lutte pour maintenir ce sentiment de nous-mêmes, pour maintenir cette mémoire qui protège notre définition de nous-même dans le futur.

Nous ne devrions jamais prendre les armes.

Nous ne devrions jamais être armés puisque notre dignité humaine devrait être protégée, respectée et reconnue par tous.

Malgré les vices de l'Histoire qui nous entraînent, nous, peuples autochtones des Amériques du Nord et du Sud, vers la blessure du génocide, de l'acculturation forcée, de l'humiliation répétée de la dépossession, de la pauvreté et de la répression, nous attendons toujours, parqués dans des réserves ou ailleurs, sous l'emprise d'infénales dictatures militaires, nous attendons qu'on nous accorde la reconnaissance, la dignité et la paix.

Le temps est venu d'un constat inévitable.

Nous vivons dans un monde épuisé, où les humains vivent dépossédés de leur corps, de leur territoire et du temps. Un monde de lieux anonymes, où la solitude offre le plus souvent le spectacle de l'effondrement et du désespoir.

L'homme transporte sa bulle de réalité, l'homme, isolé dans sa bulle de réalité, passe, pressé, aspiré par le monde des villes.

L'instant nous dépossède de notre temps, la consommation nous enchaîne à la matière.

Dans la fulgurance de l'instant, dans la performance et le rendement accéléré, nous sommes privés de toute mémoire et, par conséquent, de tout futur.

L'instant nous abolit en quelque sorte; notre lecture du monde est sur-médiatisée.

À ce moment de l'histoire, la longue et unique expérience de survie que possède l'Amérindien, sa force de régénération et son authenticité, m'apparaissent comme un enseignement humain des plus riches.

Le dialogue de l'homme et du monde fonde la reconnaissance et constitue la mémoire fidèle des choses.

Les Amérindiens dialoguaient sagement avec le monde; ils étaient à l'écoute du vivant et de la Terre même.

Nos grands-parents nous ont transmis le sentiment que

c'est la Terre qui parle et dialogue à travers notre destinée tragique; nous sommes les Indiens d'Amérique et l'Amérique est une terre indienne.

Personne ne peut changer cela!

Je crois que la reconnaissance des peuples amérindiens, et plus largement à ce moment-ci des peuples aborigènes, constitue les prémices d'une véritable politique capable, par un développement soutenu, de gérer le chaos engendré par la pauvreté du Tiers et du Quart-Monde.

Les valeurs profondes et essentielles de ma culture, de la culture amérindienne, sont celles du respect, du partage et de la liberté.

Il n'y a pas d'humanité sans liberté.

Tout ce qui est vivant fait partie de nous, nous forme en quelque sorte. C'est la diversité du vivant qui témoigne de la richesse de l'être humain; tout ce qui meurt, tout ce qui disparaît, nous déshumanise.

Les Amérindiens ont un sentiment pour la Terre, ils l'appellent «notre mère» ou encore ils disent: «le territoire». Le territoire est une notion tout à fait différente de celle que traduit le mot «terrain». Le territoire est beaucoup plus vaste; il préside à la liberté, il en est la mémoire immédiate.

Le territoire est le lieu ultime des énergies non domestiquées; il est le lieu et le refuge de l'animal qui se déplace libre, par instinct, en équilibre dans l'espace et le temps.

Le territoire est ce qui doit rester intouché et libre si nous voulons conserver notre nature humaine.

On peut sans doute monnayer un terrain, le vendre, mais pas le territoire. Le territoire, pour nous, Amérindiens d'aujourd'hui, c'est la mémoire ancestrale et la garantie réelle de notre propre liberté.

Aussi, le jour où l'ensemble du territoire québécois sera mis sous la tutelle absolue du développement hydro-électrique, le jour où la vie sauvage et libre du Nouveau-Québec sera régentée et domestiquée par l'État au nom du progrès, du niveau de vie, de l'économie ou de toute autre

notion technocratique, ce jour-là signifiera la fin de l'homme.

L'homme, définitivement assujéti aux codes fonctionnels de la société, l'homme, rompu aux nécessités du rendement et de la compétition sociale, l'homme, déconnecté de son propre corps, au nom d'une perception de plus en plus oblique et médiatisée de lui-même, des autres, de la nature et du monde, l'homme, écrasé par la fatigue, sera plus que jamais enfermé dans la culture urbaine. Il sera une créature dépendante, une créature dépossédée de tout territoire réel, malade d'être un humain au milieu d'humains étouffés par des simulacres de Nature.

À un moment où la détérioration des grands ensembles écologiques planétaires atteint la conscience des individus, nous croyons que l'évocation de l'histoire des Amériques trouve toute sa pertinence.

Les peuples amérindiens ne se veulent plus objets de l'histoire, mais créateurs de modernité et de civilisation, sujets d'une histoire véritablement humaine et qui serait à inventer.

La reconnaissance actuelle des peuples amérindiens traduit et légitimise une redéfinition de l'Amérique; elle sert aussi de prémices à une véritable paix sociale entre les états qui composent l'Amérique.

Aujourd'hui, la lente cicatrisation du génocide massif des peuples amérindiens se voit à travers notre volonté de témoigner positivement en faveur d'une pacification de l'homme.

Cette réelle survivance des Amérindiens devrait doter les générations qui viennent d'une mémoire afin de mieux appréhender cette histoire «commune», mieux comprendre les conditions héritées de l'histoire et accepter ainsi le changement.

Nous ne voulons pas être changés. Nous voulons nous changer nous-mêmes; c'est cela, l'autodétermination, la base du pouvoir politique autonome.

Ce qui arrive est très grave.

Derrière l'incompréhension feinte, derrière l'intolérance, le racisme affiché et l'injustice, il y a une ignorance voulue de la réalité amérindienne à notre époque.

Depuis la tragique agression armée des barricades de Kanehsatake, nous sommes entrés à nouveau dans une ère de résistance et de douleur face à l'intransigeance.

La longue-maison ou *longhouse* n'est pas une forme institutionnalisée de gouvernement, c'est l'abri de toute une nation, c'est le lieu de rassemblement des hommes, des femmes et des enfants.

Cela est la mémoire que nous avons de nous-mêmes, de notre profonde culture iroquoise, de notre langue et de nos croyances, mais c'est aussi la racine millénaire de notre résistance.

Ce qui nous arrive est très grave.

Les institutions politiques canadiennes et québécoises doivent maintenant répondre aux Amérindiens, c'est-à-dire qu'elles doivent permettre la mise en place d'un dialogue sans détour et offrir de manière décisive, au-delà des stratégies politiques stériles, des solutions décentes aux problèmes chroniques des sociétés autochtones qui constitueront, dès maintenant, une base réelle d'épanouissement pour l'avenir.

Le Canada et le Québec ne peuvent plus d'aucune façon éviter la présence politique légitime des Amérindiens dans tout processus de définition constitutionnelle.

Ni le Canada ni les provinces ne peuvent se définir constitutionnellement sans reconnaître et définir avec les Amérindiens la réalité des droits ancestraux et territoriaux, et reconnaître la souveraineté territoriale et l'autodétermination politique des Amérindiens.

Ni le Canada, ni le Québec, ni aucun autre État moderne ne peuvent chercher à se redéfinir constitutionnellement sans «inclure» dans ce processus les Indiens d'Amérique.

Les bases constitutionnelles sur lesquelles repose la fondation du Canada ont nié la présence et les droits des premiers habitants.

Cette négation perpétue désordre, pauvreté et racisme à travers le continent.

Cette attitude est plus que la revendication légitime et personnelle des nations amérindiennes souveraines; il s'agit d'amorcer une redéfinition élargie de toute la civilisation américaine. Une redéfinition qui, en cette fin de millénaire, viendrait corriger l'intransigeance de l'histoire moderne et créer une véritable perspective d'avenir pour la survie de l'humanité.

Ne nous y trompons pas: l'Amérique est terre amérindienne, mais, après cinq cent ans de découverte-conquête, nous sommes tous devant un continent épuisé, exténué et malade.

La définition du Canada ou du Québec de demain n'échappe pas à l'échéancier planétaire. Les racines indiennes de l'Amérique du Sud et de l'Amérique du Nord constituent la réelle identité américaine.

Le véritable avenir ne peut que reposer sur cette réalité, déjouer l'amnésie réclamée par l'histoire et rétablir ainsi une mémoire qui nous garantisse à tous, de façon équitable, le «territoire essentiel» à notre survie.

Voici qu'émerge un mondialisme économique et occidental basé sur les valeurs et les vertus d'un capitalisme de consommation grand niveleur de cultures.

Ce «renouveau économique» qui s'organise en vastes ensembles intégrés — l'Europe des Douze, le libre-échange tripartite Canada, États-Unis et Mexique, le marché asiatique, etc. — est aussi un ajustement structurel entre le politique et l'économique.

Les États sont désormais soucieux d'ajuster le pouvoir politique aux règles complexes de l'économie moderne.

L'enrichissement continu des États à travers les différents secteurs de l'économie demeure une priorité qui im-

plique l'augmentation des cadences de production et, en proportion, des cycles de consommation ainsi que l'acquisition des vastes marchés du Tiers-Monde.

Dans cette perspective, la culture mondiale sera celle des objets et des produits de consommation occidentaux tels que véhiculés par les grandes agences de communication; tout le reste est anachronique, toute critique accroît cette tendance.

Le problème majeur auquel doit faire face la société de consommation n'est pas seulement celui des déchets et de la pollution, mais aussi le fait que l'uniformité de la consommation mondiale se heurte à la résistance des ethnies, des peuples autochtones, des peuples aborigènes, qui viennent exprimer l'urgence de maintenir la diversité originelle de la vie.

L'humanité entre dans une phase de transformation sans précédent.

La protection des ethnies à l'intérieur d'une charte universelle des droits des peuples autochtones et aborigènes, rédigée par l'Organisation des Nations Unies, sera le véritable signe nous permettant d'espérer que seront préservées les différences entre les peuples, qui sont nécessaires à notre survie planétaire.

La préservation de ces différences assurera un réservoir d'expériences et d'enseignements, essentiel à notre survie.

À l'aube de l'an 2000, la protection des êtres humains devient une cause qui nous émeut tous. Il nous faut dès maintenant développer une éthique nouvelle et croire que la vie humaine et ses valeurs dépassent la simple possession.

La vie s'inscrit dans la diversité.

Le territoire libre, respecté et protégé, appartient à ceux qui viendront; nous n'en sommes que les gardiens.

Cette non-possession, ce partage, garantit notre humanité.

La liberté d'aller et venir sur notre territoire, que flaire

le caribou migrateur se déplaçant d'instinct vers la prairie de lichen, sert à la mémoire de nous-mêmes; ses traces sont l'écriture qui nous révèle la force de survivre et de vaincre la mort.

Le pouvoir politique amérindien doit se démocratiser tout en conservant ses structures traditionnelles.

Le véritable pouvoir amérindien, c'est le peuple amérindien.

C'est le peuple amérindien qui doit choisir ses représentants; les chefs indiens sont des «serviteurs», ils doivent servir le peuple.

Le peuple amérindien a davantage besoin de liberté et de pouvoir que de chefs-tyrans qui s'enrichissent sur son dos. Les chefs doivent être les guides du peuple amérindien, ils doivent en être les éducateurs.

Oui, nous avons besoin que changent beaucoup de choses.

Le fondement des droits territoriaux trouve sa substance dans notre culture et nos pratiques millénaires. Nos droits sont notre mémoire et notre mémoire est notre territoire.

Le territoire nous révèle notre culture et la manière de vivre de nos ancêtres, il vivifie notre langue, il garantit notre liberté et notre avenir.

Le temps est venu où les réserves du Canada doivent devenir des lieux actifs de ressourcement culturel; les réserves peuvent devenir le foyer dynamique de notre identité.

Les réserves sont à la base d'une véritable révolution culturelle amérindienne.

Une révolution est nécessaire, qui doit rompre l'isolement et l'enfermement culturel où nous avons été maintenus, et nous ouvrir à toute la réalité amérindienne du continent.

La nouvelle génération ne peut être sacrifiée; nous ne pouvons pas accepter le sacrifice inutile de celle-ci.

Nous devons prendre en charge notre évolution, nous devons assumer pleinement nos responsabilités, définir notre autonomie avec fierté, et c'est maintenant qu'il nous faut agir.

Une vraie solidarité fondée sur une connaissance réciproque entre Amérindiens de toutes les parties de l'Amérique ne peut être que bénéfique.

L'éducation amérindienne doit d'ors et déjà inclure l'enseignement de l'histoire contemporaine des Amérindiens des deux Amériques.

Nous devons comprendre qu'il faut préparer nos jeunes à un avenir où ils seront confrontés au monde moderne. La connaissance de la réalité amérindienne pancontinentale permettra à nos jeunes de dominer cette réalité à travers des échanges originaux.

Nous sommes 45 millions d'Amérindiens qui vivent sur le territoire des deux Amériques. Nous sommes un véritable continent humain, enseveli, ignoré, effacé, mais vivant et prêt à investir avec énergie dans le devenir de l'humanité.

De 1982 à 1987, lors de la venue des conférences constitutionnelles, le gouvernement canadien, à titre de tuteur et de responsable incontesté des Amérindiens, a failli à la tâche et a réduit son leadership en matière de reconnaissance des droits de l'homme; il a ainsi gaspillé ses chances de devenir, sur le plan mondial, un porte-parole exemplaire et un véritable promoteur de la paix.

En effet, qu'ont à offrir actuellement les réserves en guise de contrepoids à la culture moderne de consommation?

Le nationalisme autochtone ne doit pas nous jeter de la poudre aux yeux.

Qu'adviendra-t-il de la nouvelle génération si elle n'hérite que de territoires épuisés, vides, empoisonnés?

Nous sommes devant les faits suivants: une bureaucratie amérindienne lutte et négocie pour un règlement terri-

torial terriblement lointain; l'érosion de notre identité s'accroît et, devant l'inertie politique, les jeunes s'impatientent.

Comment réussissons-nous à les contenir, eux qui constituent plus de 72% de la population autochtone actuelle?

Les jeunes Amérindiens du Canada sont profondément écœurés du cynisme des hommes politiques canadiens et québécois, et de la stagnation des négociations territoriales quand il y a urgence de changement.

Nous sommes devant une urgence.

L'urgence d'un vrai projet de société amérindienne orienté vers la collectivité amérindienne, ouvert sur le monde et sur le continent amérindien.

L'urgence de restituer le pouvoir politique au peuple amérindien.

L'urgence de semer les germes d'une véritable révolution culturelle amérindienne qui mobilise tous les artisans, créateurs, artistes et pédagogues vers un même but: ouvrir les consciences et sauvegarder les racines de notre identité.

De plus, le rôle des artistes amérindiens contemporains est de brandir la mémoire, de brandir les racines, de dénoncer l'injustice cachée et d'être capable d'un regard critique sur soi, sans compromission et sans complaisance.

La voix des arbres, des plantes et des rivières est le murmure de la mémoire des grandes migrations qui ont présidé au premier peuplement de l'Amérique.

Le sentiment de la Terre est le souffle vivant de ma race, de mon peuple et de mes ancêtres.

Nous sommes l'arbre de la forêt, l'herbe de la terre...

Nous sommes le tonnerre des grandes rivières et le fleuve du pays! Nous dépendons du monde et le monde dépend de nous!...

ma patience est mon courage

ma mémoire est le chant de ma résistance

mon sang est la déchirure de la Terre!

Niawé!